

chenille élevée, depuis les temps les plus lointains, en véritable domesticité, par les Chinois. Ecartée de sa nature sauvage, cette chenille se prête maintenant merveilleusement à l'élevage, bien que, si l'on en juge par les autres espèces de la famille des Bombycides à laquelle cette espèce appartient, il n'en a pas dû être ainsi dans les temps primitifs.

Pour plusieurs raisons, l'élevage de ce ver à soie n'est pas praticable dans notre pays. Cependant nous possédons deux Bombycides qui, peut-être, pourraient remplacer avec assez d'avantage le Bombyx du mûrier; ce sont la *Samia cecropia*, Lin, et le *Telea polyphemus*, Cr. Les larves de ces espèces filent une soie forte, luisante et d'une qualité qui n'est peut-être pas inférieure à celle du ver à soie d'Asie. De nombreux obstacles s'opposent cependant à leur élevage; mais qui sait si, par de patientes recherches, on ne parviendra pas à vaincre ces obstacles? D'ailleurs, je reviendrai sur ce sujet en parlant de ces insectes, quand je traiterai des lépidoptères.

---

de divulgation des méthodes employées ou d'exportation d'oeufs étaient réprimées par les châtimens les plus cruels. Seuls pouvaient franchir la grande muraille, les étoffes et les fils de soie dévidés. Peu d'années avant notre ère, une princesse chinoise aurait, d'après la légende, révélé le précieux secret aux Japonais, puis, une autre, aux Thibétains, six cents ans plus tard.

De son côté, et concurremment avec la Chine, l'Inde produisait, depuis une haute antiquité, de la soie qu'elle tirait, selon toute apparence, comme de nos jours encore, non plus d'un ver domestiqué, mais d'un ver demi-sauvage, assez différent du Bombyx des Chinois.

Les civilisations occidentales ne connurent que très tardivement cette matière. Aristote, le premier, fait allusion, dans ses écrits, à une espèce de ver sauvage (peut-être les *Sphinx otus*), dont les sécrétions, filées aux fuseaux, servaient à fabriquer des tissus légers et transparents. Dès cette époque, les marchands de l'Orient durent commencer à importer en Grèce les véritables étoffes de soie. Elles n'y furent d'ailleurs, à raison de leur prix, que d'un usage très restreint, et, à Rome, où cinquante ans avant notre ère, Jules César considérait comme un acte de magnificence inouïe d'en avoir paré le théâtre pendant une représentation, elles n'apparurent dans la toilette des grandes dames qu'à partir de Tibère, qui en interdit le port aux hommes. Enfin, sous Justinien, en 555, deux moines persans rapportèrent de Constantinople, dans un bâton creux, des oeufs de ver à soie, qu'ils firent éclore et nourrir avec les feuilles du mûrier noir si commun dans la contrée. Bientôt, chaque cité byzantine eut sa magnanerie et ses ateliers de tissage, produisant à la fois des tissus de soie pure et des tissus mi-soie et mi-coton.